

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})



LE COIN DU TRÉSORIER

Nos réalisations

Faisant suite à l'article de notre précédent bulletin, nous avons procédé à la répartition d'une deuxième tranche des fonds de Mutuelle, celle-ci ayant été débloquée par l'Office des

Anciens Combattants et Victimes de la Guerre. 123.000 francs ont pu être répartis à nouveau entre 22 familles de la façon suivante :

3 ont reçu	3.000 fr.	1 a reçu	8.000 fr.
2 —	4.000 fr.	1 —	10.000 fr.
8 —	5.000 fr.	1 —	12.000 fr.
6 —	6.000 fr.		

La tâche du bureau est particulièrement ingrate et ardue car nous devons sélectionner, parmi des 300 demandes de secours de nos veuves, celles qui nous paraissent les plus urgentes et discuter les charges et les conditions matérielles des intéressés. Si nous devons nous baser sur notre premier envoi, nous constatons avec plaisir que nous sommes bien tombés car les bénéficiaires, dans leur lettre de réception, tout en nous remerciant de cette aide précieuse, nous exposent leur position actuelle, qui, dans l'ensemble, n'est guère brillante.

Nous avons reçu une lettre de René Gayet, orphelin de père et de mère, et nous nous permettons de la reproduire dans son intégralité.

« Messieurs,

« Je ne pourrai pas assez vous dire le service que vous m'avez rendu et la joie que j'ai eue en recevant votre lettre suivie du mandat de 15.000 francs. Je vous en remercie de tout mon cœur.

« Tout de suite cette adresse m'a frappé « Stalag II C », j'ai pensé que c'était là que mon papa était tombé.

« J'ai 15 ans 1/2, je suis seul avec ma vieille grand-mère, je m'en vais tous les matins en apprentissage chez mon oncle, menuisier.

« Soyez assuré que je ferai bon usage de la somme que vous m'avez donnée et dans l'avenir j'espère adhérer à l'Amicale de mon cher papa.

« Recevez, ainsi que toute l'Amicale, mes remerciements et amitiés... »

Je pourrai vous en citer d'autres également, mais cette lettre suffit à vous montrer amplement que la lutte que nous avons menée, par exemple envers la Fédération, afin de récupérer nos fonds de Mutuelles avait sa justification pour nous permettre de soulager bien des misères.

D'autre part, nous avons reçu de l'Amicale de l'Oflog II B-II D au titre de parrainage une somme de 23.000 francs, représentant une part des sommes qui lui ont été attribuées. Nous la remercions, en tant que-filleul, pour son geste généreux car cela permettra à d'autres dossiers de participer à la répartition.

R. TARIN

Rendez-vous de tous les camarades au "CLUB DU BOUTHÉON", Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, le 1^{er} mardi de chaque mois.

Le coin du secrétaire



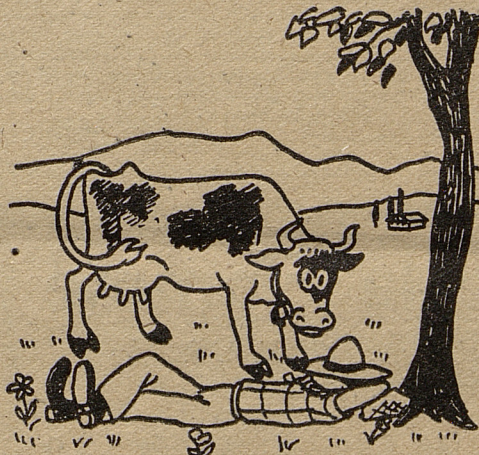
Le Bureau de l'Amicale s'excuse auprès de tous ses adhérents de ne pouvoir insérer l'article prévu, notre ami GAUBERT étant toujours en vacances!

C'est un incident technique, indépendant de notre volonté, qui a dû empêcher la réception de son article... et même de sa carte!

Ne voulant pas vous laisser sans nouvelles de Gaubert, nous nous sommes adressés à l'un de nos collaborateurs, inventeur du télépathigramme et pouvons vous présenter ci-dessous un télépathicroquis représentant notre cher ami, jouissant en plein air d'un repos bien gagné.



LE SECRÉTAIRE EN VACANCES



N. D. L. R. — Afin d'éviter toute erreur, nous croyons bien faire en précisant qu'on voit, sur ce télépathicroquis, notre cher ami au premier plan, et couché. Le paysage est malheureusement caché par l'animal que vous voyez, debout, et qui s'est trouvé dans le champ visuel de l'appareil.

LE BUREAU.

BAVARDONS UN PEU



Nous voici de nouveau attelés pour un an, en attendant les prochaines vacances qui seront, espérons-le, plus réussies que cette année.

Que d'eau, que d'eau ! Tout s'en mêle pour nous rendre l'existence « agréable ».

Il est vrai que la question du temps n'ayant pas les mêmes origines que nos autres maux devrait être mise à part, bien que les esprits chagrins prétendent que c'est aussi la faute de nos gouvernants. Voyons ! Ce n'est pas parce que l'O. N. M. est un organisme officiel de l'Etat qu'il faut les accuser aussi arbitrairement. Cet organisme n'a aucun pouvoir sur le soleil, la pluie ou le vent et son travail se borne à enregistrer leur présence, ou leur absence. La seule chose qu'on puisse lui reprocher c'est de n'avoir pas beaucoup de chance dans son jeu des pronostics. Mais essayez de deviner le temps qu'il fera demain ! Vous constaterez, au bout de trois ou quatre jours, que vous n'êtes pas plus forts que l'O. N. M.

Donc, nos élus étant hors de cause — tout au moins pour cette question — on comprend aisément pourquoi il y a eu une légère amélioration qui nous a permis de bénéficier de quelques jours ensoleillés. D'ailleurs... nous avons d'autres belles journées en perspective.

Mes vacances étant passées, cela ne me réjouit que partiellement et me fait regretter les promenades que je n'ai pu faire à cause de la pluie.

J'ai eu du moins une consolation : celle d'avoir eu le temps de lire, ce qui m'est très difficile, à Paris.

J'avais emporté avec moi un livre sur la captivité : il y a bien longtemps que j'en connaissais le titre mais je ne sais pourquoi, justement, ce titre ne m'avait jamais donné l'envie de le connaître. Il a fallu ces vacances pluvieuses pour que je lise ce bouquin, que m'avait prêté Tarin.

Avez-vous entendu parler du Caporal Epinglé, de Jacques Perret ? C'est de ce livre dont je veux vous entretenir. L'avez-vous lu ? Si votre réponse est négative, n'hésitez pas, lisez-le... et vous ne le regretterez pas.

Mon cher Valrivière et tous ceux qui partagent mon opinion sur *Les Grandes Vacances*, et qui m'ont approuvé dans leurs lettres, je voudrais que vous lisiez ces pages. Je l'ai lu avec un réel plaisir et un intérêt qui n'a pas faibli jusqu'à la dernière ligne. Non seulement c'est un livre intéressant par son sujet, mais il est écrit dans un style plaisant et agrémenté d'humour, ce qui ne gâte rien !

(Lire la suite page 2.)

Permanences tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité).

LEUR FIGURE

(Suite)

C'est dimanche. Avec sa troupe formée en carré sur le terrain de sports, M. Loyal va donner une exhibition. Habillé de vert (un tantinet pisseux), décoré généreusement (6 médailles, 2 chevrons et une distinction de comice agricole pour la plus belle vache de Poméranie, sans doute), hautement botté et majestueusement sanglé, la petite badine-pompon lui battant les fesses, il va donc emboucher sa trompette...

Pétaradant, tonitruant sous la visière qui masque sa face de roquet, le geste mesuré, tantôt le jarret tendu, tantôt faisant des ronds de jambes, le dompteur organise sa représentation. C'est du « pige-moi ça », messieurs les Fauves, tendez vos mannes : ce sont toutes les finesses de la rhétorique qui vous sont présentées. La péroraison éclate ; puis, brusquement, c'est l'accalmie, le débit devient monotone, mais il reste des trémolos dans la voix... Et de se rengorger ! C'est que, voyez-vous, notre « Dresseur de Fauves » a fourbi ses armes oratoires toute la semaine et c'est aujourd'hui le Grand (avec trois r) Jour : son prestige est en jeu. Son programme est entièrement renouvelé et M. Loyal est pénétré de la haute mission de son numéro. Deux heures, deux longues heures durant, il tiendra en respect sa ménagerie, un tantinet désabusée. Son éloquence jongle maintenant avec la loi des contrastes ; quelques « encagés » lui sont présentés ; il triomphe ; sa démonstration est concluante puisque docilement, les nouveaux rentrent dans le rang, l'air dégagé, un peu goguenards... Roulement de caisse et la fête continue !

Ses élucubrations (oh ! pardon ...) son éloquence intarissable et le menu est varié : du violon. Moderato il passe aux virtuosités, aux cymbales-forte. Ses éclats de voix font tanguer, le « brucker » qu'il a fait édifier dans le dépotoir des cuisines pour sa sécurité personnelle (à sa décharge, il faut dire que les pruneaux « made in U. S. A. » sont indigestes, même pour notre avaleur de sabres).

Et la fête continue... Deux heures, vous dis-je : un vrai régal, un monument d'art oratoire ; seuls, les fauves piétinent et « rigolent un brin » : ce sont des profanes et « Tonton » fonce toujours dans une péroraison emphatique martelée de coups de gueule.

Pauvre « Tonton » ! Car ceux du XIII/226 ont reconnu le Lager führer en furie, et ses rodonnades « don quichottesques ». Celles-ci étaient traduites en quelques mots par notre interprète avec un air désabusé et las et accueillies par des rires ironiques.

Pauvre « Tonton ! » tu as dû rabattre de ta superbe ! Tes petits Français s'escamotaient, ton public de la rue était blasé et passait indifférent ; les chevaux de corbillards (ils n'avaient peut-être pas le temps) ne daignaient même pas tourner la tête.

Monsieur le Feldwebel, heureusement pour vous que le ridicule ne tue pas en Allemagne ; le tact, le doigté n'étaient pas votre fort et quiconque vous a connu est resté persuadé que c'est en un endroit que tout le monde aurait voulu botter qu'ils étaient localisés en vous.

Jules LAUVAUX.

Ni le temps ni les distances ne nous font oublier...

Voici trois ans que les camarades sont revenus et d'autres, depuis plus longtemps encore. Chacun, dans sa sphère, a retrouvé sa vie plus ou moins calme, et tous se sont éparpillés au quatre coins du pays après avoir vécu une existence communautaire de plus de quatre années.

La séparation, à la Libération, fut dure pour certains car une camaraderie et des souffrances communes les avaient liés jusqu'au dévouement. Mais le Parisien dut abandonner son ami le Breton, ce dernier son ami du Nord, le Niçois, l'Auvergnat, etc. et les adieux se terminèrent par des : « N'oublie pas d'écrire », et le... « Tu viendras à la maison. » Mais oui, c'est juré...

Ces dernières promesses ont-elles été tenues ? Ces bonnes résolutions de continuer les fréquentations se sont-elles fait jour ? Et bien je peux répondre par l'affirmative, pour un bon pourcentage.

En cette période de vacances, combien de camarades des villes sont allés passer leur congé chez ceux des campagnes ou des côtes et vice-versa. Ces vacances ont donc été l'occasion de se revoir, de revivre ensemble, et aussi le prétexte de bien des fêtes familiales, quoique les situations matérielles ne soient pas toujours les mêmes.

Les femmes ont appris à se connaître et le soir, les conversations ont fusé, d'un côté sur les anecdotes et les souvenirs du camp, de l'autre sur la vie que menaient nos vaillantes femmes, en attendant notre retour.

En promenade, les présentations se faisaient sur ce ton : « Je présente M. Untel, qui a été prisonnier avec mon mari. Il vient passer ses vacances chez nous, avec sa famille », ou bien : « Je vous présente la femme du copain de captivité de mon fils » et l'on tombait parfois, en causant, justement sur « un pote » de son camp, inconnu à l'époque.

Témoin, ces vacances que j'ai passées, cette année encore, chez l'un de mes bons vieux copains, à Rosendaël. Nous avons ravivé tous ces vieux souvenirs dont la trace, dans notre mémoire, ne peut s'effacer.

J'eus également la bonne fortune, étant présenté à un ancien P. G., de tomber sur Raymond Steinmyler que beaucoup de camarades ont connu au camp. Cette présentation se faisant sur la plage de Malo, le 14 juillet, nous eûmes toutes les peines du monde à nous séparer tant nous bavardions (et pourtant il est dit que le bavardage est l'apanage des femmes !). A minuit, au casino, nous parlions encore de « la queue de Bouboûle », de Damel, du « Marchand d'Esclaves » et du « sex-appeal » de Manin... Et oui, en ces quelques heures, nous nous étions retrouvés après tant d'années et nous étions comme des gaminis racontant ou écoutant des histoires qui, si elles ne furent pas toujours drôles, nous faisaient bien rire en ce 14 juillet 1948 où nous nous sentions heureux de vivre, où nous apprécions notre liberté — peut être relative pour certains — malgré tous les soucis du moment. Oui nous étions heureux d'être à nouveau ensemble et de parler ce vieux langage ex-P. G., et je pensais que la captivité avait créé une grande famille, une famille qui ne se fréquente pas assez mais une famille qui n'oublie pas, malgré le temps et les distances.

R. TARIN.



...3 paquets de gauloises et une boîte d'allumettes coûtent 150 francs, c'est-à-dire le montant de la cotisation de l'Amicale, pour une année !

Pensez-vous que ce soit un grand sacrifice pour rester ou devenir membre de cette Amicale ? Celle-ci poursuit le but d'être, par son Bulletin, un lien entre les camarades qui se sont promis de rester toujours unis et de s'entraider.

Bavardons un peu

(Suite de la première page).

Quelle différence avec l'autre livre ! Peut-être son auteur oublie-t-il un peu trop ceux qui aimaient les Allemands et faisaient de la collaboration, mais je préfère encore qu'il en soit ainsi — d'autres ont eu soin d'exagérer dans l'autre sens, peut être avec l'idée bien arrêtée de paraître des phénix.

Jacques Perret est loin, il me semble, de l'idée de se dépeindre comme un héros (malgré ses quatre évasions) et il raconte simplement ses souvenirs où il n'oublie pas de mettre en valeur l'esprit de camaraderie dont il a quelquefois pu bénéficier des avantages.

Mon avis est que vous ne regretterez pas votre argent si vous vous décidez à suivre mon conseil en achetant ce livre que je considère comme le meilleur du genre.

**

D'autre part, j'ai profité de mon séjour dans le Finistère pour me renseigner s'il n'existait pas d'anciens du II C, dans la région.

J'ai pu, grâce à la complaisance de M. Salaun, qui s'occupait, pendant l'occupation, d'envoi de colis aux prisonniers, consulter une liste assez importante d'anciens P. G. Je n'en ai trouvé que deux de notre Stalag et j'étais très heureux de pouvoir rendre visite aux camarades P. J. Gouzien, à Ezer et Félix Queffelec, à Kervhervan, que j'ai trouvés non sans mal, dans leur ferme.

Je les remercie ici pour le charmant accueil qu'ils m'ont réservé, surtout le sympathique Queffelec qui m'a donné quelques adresses de ses camarades de komando avec lesquels il est resté en relations et qui, après vérification de notre fichier, ne sont pas encore nos adhérents.

J'ai promis d'envoyer le Bulletin à tout ce monde et espère ainsi en décider plus d'un à entrer comme adhérent dans notre grande famille.

**

Puisque je vous parle de la Bretagne, je vous raconterai une histoire courte, mais vraie, et qui, par son énormité, vaut bien une histoire marseillaise :

J'étais donc en Bretagne (à Loctudy), pays laitier par excellence, et dans les premiers jours qui suivirent mon arrivée, je suis passé à la mairie pour savoir si mon fils de 17 ans, appartenant à la catégorie A, aurait droit à du lait pendant son séjour.

Et bien, contre remise de sa carte de lait du mois d'août, j'ai reçu... un bon... pour... une boîte de lait américain en poudre !

Et l'on dit qu'il n'y a que dans le Midi qu'on exagère !

Boris MICHAUD.

Cérémonie de la Flamme

Le Bureau-Directeur rappelle que l'U. N. A. C.
et les Amicales nationales ranimeront la Flamme le

Samedi 18 septembre 1948, à 18 h. 30

Le lieu de rassemblement pour le Wehrkreis I et II est prévu à
18 h., pour la formation du cortège, devant le 55, av. George-V.

VENEZ NOMBREUX

NOUVELLES DE BELGIQUE

Nous venons de recevoir le Bulletin n° 2 de notre cousin de Bruxelles ce qui nous fait grand plaisir et nous prouve que ce cousin se porte bien.

C'est donc avec joie que nous lisons ses articles où nous retrouvons la rubrique et le style de notre grand ami André LAURENT de notre journal *Entre Camarades*, des années d'exil.

Je vois que, comme nous, il a dû lutter et doit lutter encore afin d'obtenir le remboursement des fonds bloqués de la caisse de solidarité créée au camp. Puisse l'État belge être plus généreux que le nôtre qui, malgré les conditions posées, défigura les statuts de nos mutuelles et ne nous a remboursé que 50 % des fonds.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il réussisse et qu'il n'ait pas à perdre autant de journées que moi en discussions, réunions, papperasseries, pour obtenir ce qui, après tout, nous appartenait.

Je souhaite également à l'ami G. FONTAINE, que nos camarades belges répondent à son appel afin de se grouper au sein de leur Amicale car ce n'est que par l'union de tous et le nombre que ceux qui ont pris à cœur et en mains les destinées des Amicales pourront se présenter devant les Pouvoirs publics afin de défendre avec force nos droits et nos quelques revendications. Ils pourront ainsi poursuivre le but que nous nous sommes assigné, c'est-à-dire : l'entraide et le soutien aux veuves et aux orphelins.

Je signale, pour la rubrique « Pour frapper à la bonne porte », que le Dr MICHALET n'habite plus à Villeneuve-le-Roi. Il vient de partir pour l'Indochine où il a été désigné pour soigner nos petits gars qui, hélas ! combattent dans ce pays lointain. Quant au Dr Jean GRIGNON, il habite maintenant, 17, avenue Montaigne, à Paris (8^e). En terminant, j'adresse au nom du bureau, à tous nos camarades belges, le salut fraternel de

leurs camarades français et leur dit : « Bonne chance. »

Nous avons reçu, le 1^{er} septembre, des invitations pour participer au rassemblement que nos amis Belges du H C organisaient, le 5 septembre, à Namur.

C'est avec peine que nous avons dû décliner cette invitation pour la simple raison que nous étions prévenus vraiment trop tard, ne pouvant alerter les uns ou les autres pour constituer une petite délégation.

C'est pourtant avec joie que nous aurions voulu nous rendre à Namur afin de nous retrouver et de fraterniser avec les camarades belges.

Aussi je demande à nos amis de « prévoir » dans l'avenir, et de nous fixer une date à l'avance.

Nous espérons que leur fête a obtenu un franc succès, c'est de tout cœur que nous le souhaitons, car le programme valait bien le déplacement.

Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

CHUT !

Un bruit circule avec insistance à l'Amicale : il paraîtrait que notre ami R... dit « Le Baron », a décidé de prendre femme.

Cette nouvelle paraissant à première vue invraisemblable pour qui le connaît, nous conseillons néanmoins à tous ses amis de garder leur sang-froid



et d'être prêts, le cas échéant, à en recevoir avec stoïcisme et courage la confirmation qui, croyons-nous, ne saurait tarder.

Ceci étant encore un grand secret, nous n'insisterons jamais assez auprès de tous nos camarades afin qu'ils gardent, pour l'instant, cette nouvelle sans l'ébruiter.

Nous leur promettons, en retour, de les prévenir avec tous les ménagements possibles, dès réception de la confirmation attendue.

R. T.

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Enfin, ils ont compris. C'est alors un tollé général : notre tentative est folle, nous ne réussirons jamais, nous nous exposons aux pires calamités car nous serons certainement repris, etc.

Quelques-uns sont sincères mais nous sentons bien que chez d'autres, le tête-à-tête avec les gardiens demain matin est envisagé sans plaisir.

Maurice qui déjà n'était pas très chaud pour l'aventure « se dégonfle » complètement. Dada, lui, est toujours d'accord.

Après une courte discussion où j'expose notre décision irrévocable, nous sortons pour nous cacher dans les W.-C. qui se trouvent derrière le kommando. Lorsque le gardien sera passé, si tout va bien, Maurice doit nous prévenir à travers la cloison de planches.

Neuf heures. Nous entendons le pas du Chleuh qui traverse la cour. Un instant d'émotion : pourvu qu'il ne s'avise pas de compter ses hommes. Quelques minutes s'écoulent dans une cruelle anxiété. Enfin, un bruit de bottes se perçoit, décroît et s'éteint.

Tout s'est bien passé ; Loulou nous le fait savoir et nous souhaitons bonne chance.

Par prudence, nous attendons encore quelques instants. Maintenant, il faut y aller. Un bâtiment désaffecté qui sert à entreposer le ciment est mitoyen de notre kommando et une de ses fenêtres donne sur notre cour. Dans la journée, Dada a ouvert l'espagnolette de la croisée ; nous n'avons qu'à pousser pour être en mesure de pénétrer dans le bâtiment. Les vêtements sont là, déposés dans l'après-midi par Maurice. En un instant, nous voici habillés en civil et quoique ayant gardé nos pantalons militaires en dessous, nous nous sentons déjà libres.

Il ne s'agit pas de « moisir » ici. Afin de ne pas nous faire repérer par les musettes dans lesquelles nous transportons nos vivres, nous les mettons dans un sac que l'on a, providentiellement, oublié là.

Il s'agit tout d'abord d'essayer d'égarer les recherches au cas où nous serions poursuivis. Je prends la précaution de laisser une carte et un itinéraire par le Danemark : on nous rechercherait vers l'ouest alors qu'en réalité nous partons vers le sud-ouest, direction la Belgique.

Puis il faut sortir de Stralsund. La traversée de la ville me semble interminable, car le sac aux musettes pèse lourd sur mes épaules.

Enfin, la campagne. Au bord d'une grande étendue d'eau que je suppose être une lagune de la Baltique, nous faisons l'inventaire de nos biens.

Maurice a mis dans nos musettes, quantité de choses inutiles. Nous ne gardons que le strict nécessaire. A regrets, je me débarrasse de mon *Tout-en-un* auquel j'ai arraché la partie géographique.

Loulou a bien fait les choses ; nous trouvons du pain, du sucre, du fromage, de la margarine, un morceau de lard ainsi qu'un peu de tabac allemand : en tout, huit jours de vivres en nous rationnant. Nous répartissons les vivres en cas de perte ou de séparation. Je garde mon grand manteau kaki qui nous servira de couverture : bien roulé, il tient juste dans un grand seau à confiture et se trouve ainsi camouflé.

Le temps est clair. Nous nous orientons grâce à l'étoile polaire et nous partons direction sud-ouest à travers champs.

Première émotion : nous tombons « pile » sur un poste d'écoute de D. C. A. Comme dans toutes les armées du monde, les sentinelles allemandes doivent être sujettes au sommeil pendant le service : celle-ci ne nous entend pas. Nous battons prudemment en retraite, nous promettant d'être plus circonspects à l'avenir. A l'aube, un petit bois nous offre la cachette sûre de ses fourrés. Nous campons là, heureux de cette première nuit

de liberté et quant à moi, satisfait de pouvoir enlever mes chaussures.

Nous avons décidé de ne marcher que la nuit car nous préférons passer inaperçus dans les villages, cela va de soi. Dorénavant, nous n'irons plus à travers champs : c'est trop fatigant. D'après mes calculs, nous devons parcourir environ trente-cinq kilomètres par nuit. Nous passons à Demmin, sous la pluie ; il faut dire que celle-ci ne nous épargnera guère durant tout notre voyage. Mon manteau, gonflé d'eau a quintuplé de poids ; nous le portons chacun notre tour. Comme il nous rend de grands services, nous n'avons garde de l'abandonner : il nous protège de la pluie et du froid.

Pour dormir, tous les endroits pouvant servir de cachette sont bons : sapinières, haies épaisses, forêts, joncs de marais, etc.

A chaque fin d'étape, je fais approximativement le point, le rôle de navigateur ne convenant pas à Dada.

Malgré nos ennuis, nos fatigues, nos souffrances même, la bonne humeur ne nous quitte pas et tout le long de la route, nous échangeons des plaisanteries. Dada m'a surnommé « le bon Polak » à cause de ma casquette qui, paraît-il, me fait ressembler à un Polonais. Afin de ne pas être en reste avec lui, je l'ai baptisé « le rescapé du *Squalus* » (N'a-t-il pas une casquette de marinier ?) Nous ressemblons à de véritables clochards avec nos vêtements usés jusqu'à la corde, trop larges et trop longs, sales, déchirés. Certes, celui ou surtout celle qui nous eût rencontrés au coin d'un bois, n'eût pas été tranquille.

Mes chaussures me font atrocement souffrir ; et pourtant, j'ai découpé les endroits où elles me blessent. (A l'heure où j'écris ces lignes, six ans se sont écoulés depuis cette aventure : mes pieds portent encore des cicatrices.) Presque toutes les nuits, je suis obligé de faire dix ou douze kilomètres sur pieds. Dans ma colère, je décide que si je tenais Hitler je lui ferais faire le tour de l'Allemagne avec des souliers trop petits.

Naturellement, les aventures ne nous manquent pas.

Une nuit, alors que nous nous reposons sur le talus d'une route étroite, une auto vient vers nous ; le chauffeur, nous voyant tous deux allongés, s'arrête à notre hauteur. La sueur nous coule au front. « Nous sommes faits ! » Non, car subitement, j'ai une idée. « Levons-nous, dis-je à Dada, et faisons comme si nous étions saouls. » Nous nous mettons sur nos jambes, nous nous prenons par le bras et nous nous éloignons en titubant. Notre ruse réussit ; l'auto repart. C'est égal, nous avons eu chaud.

Des Centres d'Entraide aux Amicales de Camps

Je ne te demande pas quelle est ta conviction ni quelle est ta religion, mais quelle est ta souffrance.
(Suite.)

Louis PASTEUR.

Nous avons vu qu'il existait avant la Libération deux organismes à caractère privé : les Centres d'Entraide locaux et les Secrétariats de Camps ; un mouvement devait surgir de la Libération : le Mouvement National des Prisonniers de Guerre et Déportés, créé dans la clandestinité, composé de rapatriés, évadés pour la plupart, dont le cran et le jeune enthousiasme avaient cristallisé autour d'eux des bonnes volontés qui ne demandaient qu'à s'employer. L'ancien commissaire Pinot en avait jeté les bases, après la violation de la ligne de démarcation et la suppression de la zone libre, pour contrearrer l'action de Masson et de ses acolytes.

Le M. N. P. G. D. tenta de regrouper autour de lui, de rassembler plus exactement, les rapatriés inscrits dans les organismes antérieurement créés. Il est regrettable qu'à la sortie de la clandestinité, le M. N. P. G. D. ait cru devoir publier un programme en vingt-trois points dont le moins que l'on puisse dire est que quinze de ceux-ci n'intéressaient absolument pas les Prisonniers de Guerre.

De plus, une sorte de démagogie verbale et écrite, plus spectaculaire qu'utile et à caractère politique, braqua assez rapidement les rapatriés contre cet organisme qui eût pu jouir d'un très grand retentissement si, malheureusement, on n'y avait pas senti l'application des mots d'ordre dont l'origine ne se démentait pas.

Malgré la propagande savamment orchestrée par

la presse, la radio, les tournées, les conférences, les rassemblements, les meetings, les manifestations, le M. N. P. G. D. piétinait sur place et, de l'aveu même de ses dirigeants, ne recrutait pas, puisque, au mois d'octobre 1944, les effectifs étaient sensiblement les mêmes qu'à la sortie de la clandestinité. Le chiffre de 20.000 cité par son secrétaire général, est la démonstration la plus flagrante de cette stagnation due aux causes que nous évoquons précédemment.

Le Comité directeur du M. N. P. G. D. auquel nous ferons l'honneur de croire que les causes de son échec momentané n'échappaient pas, prit alors la décision de tenter, avec les organismes existant d'une façon officielle, à la suite d'un congrès convoqué d'un commun accord, une fusion.

De ce congrès, des bases qu'il avait jetées, nous parlerons peu, l'objet de ce rapport étant essentiellement de s'occuper des Secrétariats de Camps, par rapport aux autres organismes.

Avertis par l'expérience acquise, conscients des responsabilités qu'ils assumaient, les Secrétariats de Camps crurent prématuré de s'engager dans une voie qui aurait pu, peut-être, plus tard, être désavouée par les camarades leur ayant confié un mandat.

Ils éludèrent la possibilité de choisir une orientation et s'en tinrent essentiellement au fait que ce choix devait, avant tout, être laissé aux camarades lorsqu'ils rentreraient de captivité.

Au moins d'avril 1945, un nouveau congrès devait réunir les représentants des Associations départementales des Prisonniers de Guerre, émanations des Centres d'Entraide locaux, à Paris, pour voir dans quelle mesure une fusion pouvait être de nouveau envisagée avec le M. N. P. G. D.

Débordant nettement le cadre « Prisonniers de Guerre », cette fusion fut décidée par la constitution de Fédérations nationales de Prisonniers de Guerre, de Travailleurs et de Déportés, dont le M. N. P. G. D. n'était plus que l'organe coordinateur à l'échelon national, chaque Fédération s'occupant des intérêts propres qu'elle devait représenter étant, à l'échelon national, l'aboutissement des échelons départementaux.

Les rapports des Secrétaires de Camps ne devaient plus désormais avoir lieu qu'uniquement avec cette Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre, à l'exclusion du M. N. P. G. D. proprement dit.

Après une période d'attente indispensable pour étudier ce que les suites du Congrès pourraient révéler, la décision prise ayant été absolument formelle concernant l'arrêt de toute propagande M. N. P. G. D. telle qu'elle avait été conçue et développée depuis six mois à l'échelon local et à la suite du Congrès des Hommes de Confiance de juillet 1945, à l'instigation ministérielle, et au cours duquel les dirigeants de la Fédération et des Secrétariats de Camps furent appelés à développer les principes qui les avaient guidés devant leur auditoire, ce congrès décida, dans une motion, de souhaiter que fût créé un Comité de liaison destiné à effectuer en commun l'étude des problèmes dont nous avons la charge et les démarches envisagées.

Ce Comité de liaison paritaire se réunissait une fois par semaine au siège de la Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre et était présidé tour à tour par un membre de la Fédération Nationale et par un membre des Secrétariats de Camps.

Des résultats incontestablement bénéfiques devaient désormais sortir de l'harmonie des relations entretenues entre les Secrétariats de Camps et la Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre.

Une autre fois, il nous faut traverser un immense champ d'aviation en rampant entre les bâtiments, craignant sans cesse de tomber sur une sentinelle, ce qui n'eût pas été drôle.

Certaine nuit, nous sommes poursuivis par un troupeau de vaches ; un petit bois nous met hors de leur atteinte.

A Gustrow, nous nous perdons dans la ville et revenons trois fois au même endroit où se trouve un « schupo » que notre insistance intrigue. Avec bien du mal, nous trouvons la route de Schwerin.

C'est avant d'entrer dans cette dernière ville que nous avons sans doute l'aventure la plus burlesque. La route sur laquelle nous marchons est bordée d'un côté par un marécage et de l'autre par une rivière. Un camion est arrêté devant nous et nous barre le passage. Pour passer il nous faudrait le contourner en nous enfonçant dans le marais. Je pars en éclaireur, laissant Dada à une bonne cinquantaine de mètres derrière moi. En me dissimulant derrière les arbres, j'arrive assez près du camion. C'est un véhicule militaire en panne et des soldats s'affairent autour du moteur. Caché par un arbre, je suis leurs faits et gestes, lorsque l'un des soldats a la fâcheuse fantaisie de se diriger vers moi, une lampe électrique à la main. Pas moyen de reculer. Il ne me reste qu'une chose à faire, me laisser glisser dans la rivière qui coule à mes pieds et me cacher dans les roseaux. Quelques minutes interminables s'écoulaient et j'ai la satisfaction de voir mon « frisé » retourner vers le camion. Mais je ne suis pas sauvé pour autant car je sens que je m'enfonce petit à petit dans la vase ; je suis obligé de tenir mes musettes à bout de bras pour ne pas qu'elles se mouillent. J'ai de l'eau presque jusqu'au cou lorsque Dada vient me tirer de ma position plutôt critique. Nous décidons de dépasser le camion en faisant le tour par le marais, car la panne a l'air de durer ; nous avons de l'eau jusqu'aux genoux. Comble de l'ironie, au moment où nous remettons les pieds sur la route derrière la voiture, celle-ci démarre et s'en va. Je suis gelé et je grelotte sous mes vêtements trempés. Une demi-heure plus tard nous traversons Schwerin dans cet état. A la sortie de la ville, comme nous passons devant une caserne, le planton de garde s'avise de nous mettre sa lampe électrique sous le nez ; nous continuons notre marche, calmement, en sifflant une marche allemande comme auraient fait deux bons Teutons irréprochables.

Et puis, c'est une immense forêt que nous traversons cette même nuit ; il fait un brouillard à couper au couteau et notre fatigue est extrême. J'ai l'impression de marcher comme dans un rêve.

Pour avoir voulu nous reposer deux minutes sur un tas de pierres, au bord de la route, nous manquons de nous faire prendre : le sommeil nous a assommés et c'est un soldat allemand qui nous réveille brutalement en nous criant quelque chose que nous ne comprenons pas ; à tout hasard, je réponds : « Ja, Ja », comme il se doit, et il poursuit sa route. Je ne sais si nous avons dormi dix minutes ou une heure ; toujours est-il que nous jugeons prudent d'aller continuer notre sommeil dans une sapinière voisine. Nous dormons ainsi dans le brouillard qui nous transperce et nous glace, les membres douloureux et la tête vide.

Le lendemain au soir, après quelques kilomètres, je décide Dada à prendre une nuit de repos : nous n'en pouvons vraiment plus. Une forêt nous abrite où nous avons la chance de trouver des fougères pour nous faire une couche un peu molle : cela nous semble du dernier confort et pour comble de bonheur, la pluie a cessé. Les forces nous reviennent, le temps se faisant notre allié, notre moral se trouve multiplié ; il y a déjà huit jours (ou plutôt huit nuits) que nous marchons.

La prudence nous conseille, certes, de ne voyager que dans l'obscurité, mais la facilité avec laquelle nous avons passé les obstacles nous donne une confiance démesurée ; nous décidons donc de continuer notre route de jour.

Une constatation nous fait plaisir : nous trouvons beaucoup plus d'arbres fruitiers que dans le pays d'où nous venons ; cela nous permet de nous ravitailler en vitamines et nous sentons que, déjà, nous avons changé de climat.

A onze heures du matin, nous traversons gaillardement Ludwiglust. En ville, un immense bâtiment du plus pur style germanique nous porte à sourire : sur son fronton, nous pouvons en effet lire le mot « PAX » en lettres énormes.

Et puis, nous avons trouvé un jeu : on s'amuse comme on peut. Un passant nous ayant gratifiés d'un vigoureux « Heil Hitler », nous lui avons rendu sa politesse ; et maintenant, à presque toutes les personnes que nous croisons, nous lançons des « Heil Hitler » retentissants et convaincus (du moins en apparence).

Au soir de cette journée, nous nous faisons surprendre à cueillir des prunes ; après une poursuite mouvementée, dans le noir, à travers un champ de pommes de terre, je me trouve séparé de Dada. Par bonheur, nous nous retrouvons rapidement et, de joie, nous nous embrassons avec effusion. Nous dormons dans une haie, digérant nos prunes.

Le lendemain, jour à marquer d'une pierre noire, nous voyageons toute la matinée sans incidents. Mais dans l'après-midi, enfer et damnation ! un

« schupo », que nous n'avions pas vu venir, nous arrête et de son air le plus rébarbatif nous demande : « Papier ». Evidemment, nous n'avons rien qui puisse en tenir lieu. J'essaie bien de lui expliquer que nous sommes de paisibles civils polonais mais il ne veut rien entendre. (Il n'y a rien de plus « bouché » qu'un gendarme « boche ».) Cette fois-ci nous sommes « faits » et sans rémission. Pourquoi donc n'avons-nous pas écouté la voix de la prudence ? Résigné mais non abattu, « ce sera pour la prochaine fois », dis-je à Dada, consterné.

Quelques kilomètres et nous voici à Lanenbourg, petite ville située à environ vingt-cinq kilomètres de Hambourg. Notre policier nous accompagne jusqu'à la gendarmerie. Chemin faisant, j'essaie encore de parlementer avec lui, mais il ne daigne même pas répondre. Voulant lui dire qu'il n'est vraiment pas « chic », je déclare : « Du bist nicht schön ». J'ai sans doute mal plaidé notre cause par ces mots, car le regard courroucé qu'il me lance ne me laisse plus aucun espoir. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'après cette affirmation sur ses charmes physiques il ne me restait plus la moindre chance de le fléchir. De l'inconvenant de parler sans savoir exactement ce que l'on dit...

Au bureau de la gendarmerie, nous avons notre petit succès, car à cette époque les évadés étaient encore relativement rares. Nous avons d'ailleurs l'impression que nous sommes les premiers en ce lieu. Nous essayons quelques quolibets au sujet de notre petite taille mais nous répliquons vertement. Que peut-il nous arriver de pire maintenant ?

Un autre gendarme nous conduit à la petite prison locale dont le directeur a l'air tout joyeux d'avoir des Français comme clients. Ce sont alors les formalités d'usage qui vont s'accomplir : interrogatoire, fouille, prise des empreintes digitales. Un adjudant français que l'on est allé chercher dans un kommando voisin nous sert d'interprète : c'est à peine, d'ailleurs, s'il ne nous « enguirlande » pas de nous être évadés. Je lui fais comprendre que s'il se plaît dans le « Grand Reich », il n'a qu'à y rester toute sa vie.

Le géolier, un petit vieux, nous conduit en cellule ; il a la complaisance de nous laisser ensemble et d'aller chercher une paille que l'on installe à côté du lit réglementaire. Après une toilette et un repas copieux, nous nous endormons profondément car nous avons beaucoup de sommeil à rattraper.

(A suivre.)

CARTE DU COMBATTANT

L'obtention de la carte des Anciens Combattants prenant forme, des imprimés spéciaux sont mis à la disposition de tous dans les mairies et offices départementaux des anciens combattants.

Nous conseillons à tous nos adhérents d'entreprendre dès à présent les démarches nécessaires pour obtenir ces formulaires ainsi que les documents exigés sur celle-ci : acte de naissance, copie de fiche de démobilisation sur papier libre, etc.

L'Amicale possédant quelques formules de demande les tient à la disposition de ceux de ses membres qui ne pourraient s'en procurer. Prière de joindre un timbre pour l'envoi.

Le dossier complet devra être déposé par ceux qui habitent la province à l'Office départemental des Anciens Combattants ; ceux de la région parisienne pourront le confier à l'Amicale qui se chargera de la transmission.

LE BUREAU.

KERMESSE

Les 19 et 20 juin 1948, l'Union des Amicales de Camps de la Haute-Garonne a organisé à Toulouse, rue de Metz, dans un local gracieusement prêté par l'abbé Grabier, une kermesse. Quelques camarades dévoués, toujours les mêmes, avaient tout préparé et mis en œuvre pour la réussite de cette kermesse. De nombreux stands bien garnis reçurent pendant ces deux jours une foule nombreuse. La veille, le général Giraud, de passage dans notre ville, fut reçu, dans une des salles par les membres du bureau. De nombreux camarades purent se réunir et se retrouver pour passer de bons moments.

CARNET DU MOIS

DÉCÈS

Nous avons le triste devoir d'annoncer la mort de notre camarade Paul HUCHEZ, survenue des suites d'une maladie contractée en captivité.

Nous adressons à sa famille l'expression de nos plus sincères condoléances et nos sentiments cordiaux et dévoués.

MARIAGE

Notre camarade Roger PRUDENT nous annonce son mariage avec Mlle Marthe BETHMONT, qui a eu lieu le 24 juillet dernier.

Nous adressons aux nouveaux époux nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de Marie-Louise PESLE, fille d'Eugène Pesle, aux Vieux-Bourg, à Arçonnay, par Saint-Patène (Sarthe).

Ainsi que celle de Corinne PAUREAU, fille de notre camarade-membre du Bureau, Michel Paureau, à Paris.

Nous adressons nos meilleurs vœux aux charmants bébés et félicitations aux heureux parents.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi ou vendredi.

Prix imposé :

A l'Amicale... 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.

Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 4

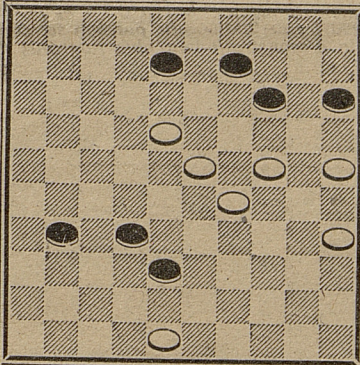
Règles du Jeu de Dames (suite).

5° Quand un pion est joué à la 10^e rangée (case 1 à 15) pour les blancs, (46 à 50) pour les noirs, il est couvert d'un pion de sa couleur et devient dame. S'il parvient à l'une de ces cases, il faut qu'il ne lui reste plus aucune pièce à prendre sinon il resterait pion.

6° La dame, à l'inverse du pion, peut jouer en avant ou en arrière. Entourée de cases vides, elle peut donc se déplacer dans quatre directions. Si il y a plusieurs cases vides devant ou derrière elle, elle peut faire plusieurs pas dans l'une ou l'autre direction.

(A suivre.)

Problème n° 4 par Pierre Lucot.



Solution du problème n° 3 par M. A. Germain.

Une regrettable erreur s'étant produite dans la reproduction du diagramme n° 3 — problème de M. A. Germain — le pion blanc qui se trouve à la case 49, doit se placer à la case 48. Cette erreur n'étant imputable, je m'en excuse auprès des damistes.

Pierre PEROT.

Solution du problème n° 3 :

1. 28.23 (36x47) ad lib. — 2. 21.16 (18x29) — 3. 16x9 (4x13). — 4. 35.30 (24x44). — 5. 33x4 (44x42). — 6. 4x36 gagne.

ENDROITS OU L'ON JOUE AUX DAMES

Damier Parisien. 23, boulevard Bonne-Nouvelle. — Café-tabac du Gymnase, du mardi au samedi, de 14 heures à 20 heures.

Le dimanche et le lundi, les réunions ont lieu au café du Bouquet (1^{er} étage), 26, boulevard Bonne-Nouvelle, aux mêmes heures.

Damier Isséen. — Café de l'Hôtel de Ville, 83, rue du Général-Leclerc, Issy-les-Moulineaux. Métro : mairie d'Issy-les-Moulineaux. Tous les jeudis soirs, à partir de 20 h. 30.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Cinq dames contre deux.

Le gain de cinq dames contre deux est facile quand le joueur des cinq dames que nous supposons être des dames blanches occupe la grande ligne, et surtout s'il occupe aussi le tric-trac (lignes de 1 à 45 et de 6 à 50). Si le tric-trac est occupé par les noirs par exemple à 45 et 50, on place les dames blanches à 4.5, 13.15, 24. Si le trait est aux noirs, ils ne peuvent pas jouer sans perdre sur-le-champ, les blancs sacrifiant deux dames ou deux fois deux dames selon le cas.

Si le trait est aux blancs, ceux-ci attendront un temps en jouant leur dame 5.

Il nous reste donc en définitive à traiter le cas où les noirs sont maîtres de la grande ligne, cas qui est assez compliqué.

On commence par placer les 5 dames blanches sur les cases 1, 2, 3, 4 et 22, les noirs ne pouvant s'y opposer.

Une fois cette position obtenue on continuera avec les blancs par 4.18 et 22.36 pour arriver à la position gagnante suivante : 1.2.3, 18.36. Cette position doit être prise comme nous l'avons indiquée, et non directement, autrement les noirs pourraient occuper la case 6 au dernier moment et la position ne serait plus immédiatement gagnante, il faudrait recommencer.

Mais si l'on a suivi nos indications, les noirs n'ont jamais pu venir sur le tric-trac et il ne leur reste plus que les neuf positions suivantes pour ne pas perdre d'une façon enfantine :

1. 5.46. — 2. 5.10. — 3. 37.46. — 4. 25.46. — 5. 5.25. — 6. 46.48. — 7. — 8. 46.49 ou 5.16 ou encore 16.46. — 9. 5.46 ou 15 et 47.

On gagne alors comme suit (sachant que le jeu des noirs que nous indiquons est forcé pour éviter des coups simples du genre de ceux 1°, 2°, 3°, 4° 5° expliqués en détail dans le premier exemple ci-dessous.

1° 2.24, 5.37 (A), 3.25, 37.5 (B), 24.15, on obtient ainsi la position Manoury 1.15, 18, 25.36 avec laquelle les blancs gagnent 1° sur 46.37, 32 ou 28 par 25.14.

2° Sur 5.19 par 36.41.

3° Sur 46.19 par 25.14 ou 15.10 (une pour une).

4° Sur 5.28 ou 32 par 36.41 suivi de 15.10 et 25.14.

5° Sur 5.37 par 15.42 suivi de 36.41 et 1x34.

(A) Si 46.10, 24.15 et sur 10.46 (forcé) même marche que 3.25, etc.

(B) Si 37.26 (a) 24.42, 36.41, 1x34 (a) sur 37.48, 24.15 et même suite.

2° 2.24, 10.46 (B), 3.25, etc. (b) si 10.15, 24.47, 15.10 forcé, 47.15, etc.

3° 2.24, 37.26 (C), 24.15, 26.37 (d), 3.25, 37.5 forcé, sur 37.26, 15.42, etc., 36.47 (coup d'attente) et sur 5.37 forcé 15.42, etc.

(C) Si 37.48, 3.25, etc. ou si 37.5. Voir 1°.

(D) Si 26.48, 3.25, etc.

IV. 36.41 (1) et 1.23 la dame noire est prise ensuite dans la coulisse par les trois dames qui restent.

5° 2.35 (2) 25.48 (forcé si 5.46 (voir IV), 3.25, 48.26 forcé (pour éviter l'échange) 36.41, 26.48 forcé (à cause de 25.14), 35.19 suivi de 1.34.

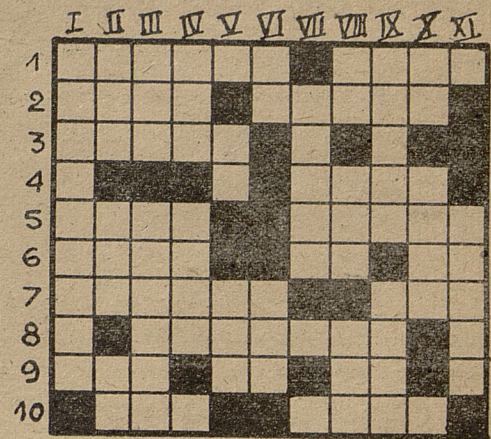
D'après M. Stanislas Bizot, ex-champion du monde.

Pierre PEROT.

MOTS CROISÉS

DE V. MICHAUD

Problème n° 4



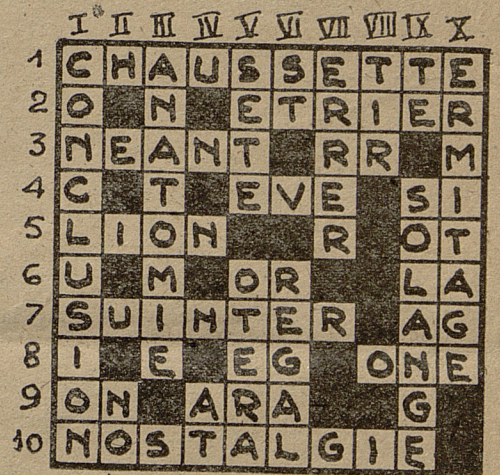
Horizontalement :

1. Comédie lyrique. Vorace. — 2. Dieu de l'Amour. Instrument marin. — 3. Brins tressés. — 4. Retrancher. — 5. On en part ; on y arrive. Rejet. — 6. Gouverneur en Australie. Pour bébé (phonétiquement). Note. — 7. Vente. Animal mou. — 8. Revenir à la vie. — 9. A chaud. Terminaison d'infinif. Enlève (phonétiquement). — 10. Amène les vacances. Sépare les mots.

Verticalement :

1. Celles qui ont tous les soucis. — 2. Il est bavard. Habitant. Deux voyelles. — 3. Se sert dans un dîner. Peine. — 4. Armée. Département. — 5. Terminaison d'infinif. Salutation. — 6. Note. Baraque foraine. — 7. Chef-lieu. — 8. Oui. Rivière. Pour le dîner. — 9. Plainte. Refus. — 10. Note. Finesse. — 11. Liqueur.

Solution du n° 3 :



En recevant le bulletin, n'oubliez pas de vérifier si votre adresse est bien exacte et signalez-nous les rectifications nécessaires. Des journaux nous reviennent quelquefois, faute de précision.

En écrivant à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre pour la réponse.

BULLETIN D'ADHÉSION

à l'intention des futurs adhérents

Adressez ce bulletin et votre cotisation
à l'AMICALE DU STALAG II C, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

AMICALE DU STALAG II C.

68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms :

Adresse :

Profession :

Matricule : Dernier Kdo :

Date de rapatriement :

Montant de la cotisation :

Date et signature :

Écrire en caractères d'imprimerie.

Amis

qui ne savez quel est le montant
de votre cotisation et qui ne savez
où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1948 la cotisation
minimum est de 150 francs,

mais un peu plus
sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin

Compte courant postal 5003.69

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour
1948. Il vous suffit de nous envoyer un
mandat-chèque postal au numéro du
compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour
le timbre de 1948 que vous collerez sur
votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beau-
coup de vos camarades comptent sur
votre générosité. Merci.

PETITES ANNONCES

De la part de **Bernard DUBOIS**
5, rue Corneille, Montluçon (Allier).

Achats : Je suis détaillant en chaussures
et gérant d'un magasin de chaussures en
gros. Je cherche fabricants ou représen-
tants ayant bonnes maisons. Me faire des
offres et envoyer échantillons, avec tarifs.

Ventes : Je suis à la disposition de tous
les camarades détaillants en chaussures qui
veulent entrer en relations d'affaires avec
ma maison de gros.

Les camarades non détaillants qui dési-
rent des chaussures pourront me consulter
utilement pour eux et leur famille. Expédi-
tion par poste.

Parisiens qui avez besoin de chaussures,
de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**,

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès, Paris (19^e)
(Métro Porte de Pantin).

S'il vous faut un imperméable, notre
camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol, Paris (4^e),
se fera un plaisir de vous le fournir.

Notre camarade **LATREILLE Roger**,
16, place du Vieux-Marché, à Rouen, serait
heureux de connaître un armateur-ma-
reyeur.

Nous serions heureux que quelqu'un
puisse lui accorder satisfaction. Merci.

CAMARADES. — Pour toutes vos plan-
tations : arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, boutures et
racines, griffes d'asperges, adressez-vous à

ROL René, pépiniériste à **BORRÈZE** par
TERRASSON (Dordogne), qui fait des prix
exceptionnels à tous les anciens prisonniers.

Représentant fonderie d'aluminium
(moulages tous modèles au sable, petites
coquilles) recherche clients.

S'adresser à **AERNOUDT Gaston**, 59,
rue Orfila, Paris (20^e).

CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue
Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)

Camarades, qui désirez
du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée

CHOUILLY, par **ÉPERNAY** (Marne)

Livraison à domicile

HOTEL DE FRANCE
MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort

Téléphone : 20

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale, **VERSAILLES (S.&O.)**

TIMBRES : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, **PARIS (20^e)**

GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8, **PARIS (11^e)**

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

Janville

(Eure-et-Loir)

Camarades qui voyagez, n'allez pas
en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte **TOURS** (Indre-et-Loire)

Vous l'avez belle...

SI VOUS VISITEZ NANCY

Téléphonez à GOREL

VOUS AUREZ UN TAXI

Tél. 45-45 et 64-14

Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE, 22, r. de la Barrère

ILLE-sur-TÊT (Pyrénées-Orientales)

Si vous rencontrez un ancien camarade
du II C qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.